

Réflexion d'un Parisien

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 38

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223462>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il s'arracha les cheveux. Impossible de déchiffrer ces hiéroglyphes !

Alors, en désespoir de cause, Jean-David démonta le « donoir », le chargea sur son épaule et s'en fut ainsi à la pharmacie d'Aigle où jamais, dit-on, onques ne vit arriver montagnard en pareil équipage ! A. M.

Réflexion d'un Parisien. — Il y avait un peu moins de monde dans le métro, ce matin.

— En vérité ?

— Oui. Je n'avais qu'une seule personne sur chaque pied.

L'occasion. — M. revient d'enterrer sa femme et boit un verre avec ses amis.

— C'est pourtant comme ça, leur dit-il : si je n'avais pas eu la douleur de perdre ma femme, je n'aurais pas eu le plaisir de passer une journée avec vous.



LA BOUTEILLE D'YVORNE.

LES demoiselles Sergy étaient bien perplexes. Elles avaient en principe décidé de signer la tempérance, et même, il y avait des années qu'elles y pensaient comme ça, sachant bien qu'elles le feraient une fois, mais que cela ne pressait pas. Et voilà qu'était venue cette histoire à propos de cet ivrogne de Ficelle qui avait maltraité sa fillette, et elles s'étaient senties remuées en leur conscience, c'est-à-dire qu'elles avaient eu l'impression bien nette qu'elles devaient, elles aussi, s'armer jusqu'aux dents pour combattre le monstre... Seulement, c'était vite dit : prendre part à la lutte, entrer dans la lice, ou dans la croisade, qu'est-ce que cela signifiait, pratiquement ? Empêcher les pères de famille d'entrer dans les cafés et se colleter avec eux à l'occasion, secouer le cafetier qui donne à boire à un homme ivre et renverser les tonneaux de goutte... Mlle Sophie qui était énergique et d'humeur batailleuse eût facilement adopté ce système que sa sœur réprouvait. Mais vraiment, tout ce qu'on pouvait faire, c'était de chapitrer les buveurs, d'avertir les enfants, et de donner aux femmes de sages avis... Avant tout, il fallait signer la tempérance, c'était une chose décidée et qui s'accomplirait à la première occasion, mais voilà que Mlle Justine eut un scrupule :

— Dis donc, Sophie, que faut-il faire de cette bouteille d'Yvorne que Jules nous a apporté l'autre jour ?

Jules était le frère de ces demoiselles, et il se trouvait qu'il était marchand de vin.

— Ah, ah ! oui, il faut la donner à quelqu'un.

Mais Mlle Justine semblait avoir déjà approfondi la question.

— Bien sûr, mais à qui ?

— A... à la mère Dutoit, par exemple.

— Oui, pour que son ivrogne de fils la boive et batte ensuite la malheureuse femme.

— Ah oui... Alors peut-être à cette pauvre Marie qui est en couches ?

— Mais ce serait justement pour faire du mal à son enfant, d'après cet article que nous avons lu l'autre jour.

— Oui, c'est vrai... Alors on pourrait peut-être donner un verre de temps en temps au facteur ?

— Tu n'as pas remarqué comme il devient rouge de teint ?... Ça ne m'étonnerait pas qu'il en boive déjà de trop.

— Eh bien, versons cette bouteille en bas le lavoir, tant pis.

— Oh ! du vin si cher ! ce serait dommage, et quand Jules nous demandera comment nous avons trouvé son Yvorne, que faudrait-il lui répondre ?

— Alors, Sophie, nous faut-il vraiment renoncer à signer à cause d'une pauvre bouteille de vin ? Laissons-la dans l'armoire, voilà tout.

— C'est ça, et si nous devenons malades et que quelqu'un mette le nez dans nos armoires, cela nous fera une jolie réputation, n'est-ce pas ?

— Mais alors, dit Mlle Justine qui commençait à s'énervier, que faut-il faire ?

— Le mieux, dit sa sœur, ce serait de la boire vite pour s'en débarrasser.

Cela paraissait tout simple et d'une exécution facile, tandis qu'en réalité, c'était une entreprise hérissée de difficultés. D'abord, et c'était une de ces choses qu'on n'osait pas dire à Jules qui en riait, mais ces demoiselles n'aimaient pas le vin. Elles lui préféraient de beaucoup le sirop de framboises ou encore le cidre doux. De plus, pour un demi-verre, Mlle Sophie avait la migraine pendant vingt-quatre heures. Quant à Mlle Justine, l'effet que lui produisait le vin était encore plus détestable. Une demi-heure après en avoir avalé trois doigts, elle ne savait plus où elle en était, tricotait des mailles à rebours quand il les fallait à l'endroit, descendait à la cave tandis qu'il fallait monter au galetas. Et il était même arrivé qu'un dimanche matin Sophie l'avait arrêtée comme elle partait pour l'église avec ses pantoufles... Enfin, ce que Sophie avait décidé était décidé et la bouteille d'Yvorne se boirait.

Elle apparut donc sur la table au repas de midi. Tout de suite Sophie en remplit aux trois quarts un verre et sans hésitation, quoique avec une grimace qui eût été un scandale à la majorité de ses compatriotes, se l'administra avec courage.

— A ton tour, Justine.

Non sans appréhension, Mlle Justine tendit son verre.

— Pas trop, je t'en prie, juste deux doigts, et te promets d'en boire de nouveau deux doigts avec la choucroute.

Comme un enfant qui se résigne à boire de l'huile de ricin, Mlle Justine avala brusquement ses deux doigts d'Yvorne. Un peu plus elle eût demandé une pastille pour ôter le mauvais goût. Mais la bouteille avait sensiblement diminué. Encore quatre, cinq jours et on en verrait le bout... Bon débarras... Oui... mais cela n'alla pas tout seul, ensuite...

Mlle Justine, après avoir mis le ménage en ordre, prit un panier pour aller aux commissions. Il lui fallait un paquet de thé et une bobine de coton blanc numéro septante, et il semblait que ce ne fut pas très difficile à acheter, et pourtant, une fois dans le magasin, Mlle Justine sentit ses idées se troubler comme une eau qui commence à bouillir. Elle ne se souvenait plus de ce qu'il lui fallait et restait là, les sourcils contractés et les yeux errants.

— Je voudrais, dit-elle enfin, du macaroni numéro septante.

— Numéro septante ? répéta l'épicière d'un air perplexe.

— Voyons, je crois que je me trompe.

Et Mlle Justine, d'un air découragé, passait la main sur son front.

— Vous n'êtes pas bien, mademoiselle Justine, dit la marchande compatissante.

— Pas bien, non... Je me demande si c'est ces deux doigts d'Yvorne que j'ai bus en dînant.

Elle eut mieux fait de se taire... Il y avait dans le magasin deux femmes (peu importe lesquelles) mais deux femmes qui s'entre-regardèrent d'un air consterné.

— Il faudrait peut-être l'accompagner, dit l'une d'elles quand Mlle Justine fut sortie ; elle ne va pas tant droit.

— Deux doigts, dit l'épicière en riant, deux doigts au fond du cuvier à lessive, je pense.

— Comment une personne si digne peut-elle se laisser aller à une chose pareille ?

— C'est la faute de son frère, il leur donne à tout moment de ces fines gouttes...

Les deux femmes chuchotèrent ainsi dans plusieurs maisons en remontant le village du côté de l'église, tandis que la femme du régent, qui avait justement été faire visite à Mlle Sophie, racontait, en descendant du côté du collège qu'elle avait trouvée cette dernière couchée sur le canapé, à moitié endormie et qu'il y avait sur la table une bouteille à moitié vide.

Aussi, lorsque, à quelque temps de là, on apprit que les demoiselles Sergy avaient toutes deux signé la tempérance, n'y eut-il qu'une voix pour les approuver.

L. Musy.

L'esprit chez les imprimeurs. — Un galant disciple de Gutenberg portait un toast dans un banquet : « Vivent les dames ! Elles sont le plus bel ouvrage de la création, et comme le tirage en est important, que personne ne néglige de s'en procurer un exemplaire ! »

— C'est facile à dire, remarqua un auditeur à son voisin, les exemplaires brochés ont peu d'apparence et les ouvrages de luxe avec tranches dorées sont diablement chers !

Un grand ami de la Suisse : Le marquis de Faria. (Imprimerie du Journal de Genève, 1930).

Cette petite brochure, écrite par un ami du marquis de Faria, est une courte biographie de celui qui fut consul du Portugal à Lausanne. Après nous avoir rappelé les origines de la famille de Faria, l'auteur énumère les différents ouvrages d'ordre historique que publia le consul général portugais. De plus, ce dernier s'est intéressé, d'une manière active, à notre pays et c'est à ce titre que nous saluons en lui « un grand ami de la Suisse ». J. des S.

Louis Arp. — Quatre Nouvelles. (Editions de la Jeune Académie, Paris).

Une fatalité tragique pèse sur les personnages de Louis Arp qui semblent nés sous le signe du malheur. Dès les premières pages, on sent qu'il n'y a, dans ces récits, aucune place pour la fantaisie. L'action se déroule rapide, douloureuse, vers le dénouement fatal qui est prévu, attendu. Dans leur bref raccourci, ils font penser aux pages les plus sombres de Ramuz. Le style de Louis Arp est ramassé, nerveux et s'adapte admirablement au genre tragique adopté par ce jeune auteur doué d'un talent incontestable. J. des S.

Au Bourg, à partir du 19 septembre, un spectacle unique en son genre : **La Revue en Folie**, premier film sonore et chantant 100 % en couleurs naturelles.

Des tableaux somptueux, la richesse des costumes, la variété infinie des couleurs, des danseurs noirs d'une agilité surprenante, un jeune premier charmant et sympathique, une jeune vedette de music-hall à la voix fraîche et cristalline... tout dans ce film surprenant est fait pour le plaisir des yeux et des oreilles.

Retenez vos places à l'avance au 26.783.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



1930

Le nouveau prix-courant général a paru. Il est envoyé gratis. Il indique les prix de 136 paquets et assortiments de timbres différents, et de 1685 séries de tous pays, ainsi que celui des albums et de tous accessoires nécessaires au collectionneur.

Ed.-S. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne